

Fée marraine

Le problème de la réalité Roxane Desjardins

J'avais vingt et un ans l'été où le cadavre de Jun Lin a été découpé en morceaux. Au début du mois de juin, je travaillais avec le public dans une énième *job* d'étudiante, et tout le monde ne parlait que de ça : ils fouillent tel parc, son torse a été retrouvé, où est sa tête ? Pendant que ma bouche formait à répétition les expressions d'horreur pure, les moues de terreur et de sympathie, mon cœur se serrait de honte, parce que je n'étais pas tout à fait innocente. J'étais plongée depuis quelques mois dans un processus d'écriture mystérieux, une collaboration avec une amie artiste. Je ne sais pas de qui était venue l'idée, mais on avait toutes les deux ressenti cette impulsion de travailler autour d'un corps morcelé, mangé, ensorcelé ou détourné. On lisait *Les enfants du sabbat*, d'Anne Hébert, et on essayait, courageuses, de faire face à un imaginaire de la destruction qui nous habitait malgré nous. Le projet de zine avait déjà un titre : *Cannibale maison*.

Je croyais fermement alors que la littérature se faisait à part, sans références au monde réel. Du moins la poésie, certainement la poésie. C'était ma période Réjean Ducharme, j'écoutais la Nuit de la poésie 1970 en ne comprenant pas les références et en me laissant emporter par le rythme bizarre du jeune Denis Vanier. *Cannibale maison*, zine de poèmes et de dessins, était pour moi un lieu d'exploration de l'image poétique, et de cela seulement. Je n'avais jamais tellement considéré qu'une personne puisse véritablement découper la fesse d'un homme avec un couteau

et une fourchette. L'irruption de l'affaire Magnotta dans mon imaginaire a causé un chambardement immense. Elle a ouvert un problème. Le problème de la réalité.

Puis j'ai lu un livre de Carole David pour la première fois. C'était, je crois, comme pour beaucoup de personnes de mon âge, *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, qui m'a fait un effet puissant. Moi qui avais parcouru tant de fois avec désarroi les pages des livres trouvés dans la section « Poésie » de la librairie l'Échange, en me cherchant sans me trouver dans les poèmes qui gisaient là, j'ai reconnu dans la voix de Carole David une tonalité où je pouvais m'insérer facilement. Il y en a eu quelques autres à cette époque, Daphnée Azoulay, Frédéric Dumont, Laurance Ouellet Tremblay, ça commençait ; j'ai su plus tard que je partageais avec Carole beaucoup de ces coups de cœur. Un début de communauté de livres. Un lieu où exister. Enfin.

Évidemment j'ai ensuite lu tous les autres, *Abandons*, *Terroristes d'amour*, *Impala* et le reste. Il y avait là une espèce de décontraction, une aisance, à aborder la réalité avec des mots banals. J'aime rappeler le choc qu'ont provoqué des vers comme « Tous les jours / j'écoute MétéoMédia / pour connaître mon destin¹ » dans *La maison d'Ophélie* en 1998 (à mes yeux ce choc résonne encore aujourd'hui, quand un critique reproche à un-e jeune écrivain-e d'avoir évoqué une recette de Ricardo dans un poème, et je me dis



Photos | Hamza Abouelouafaa

qu'on n'en a pas fini avec ça, le choc de la réalité). Carole David n'avait-elle pas honte, comme moi, du monde concret et ingrat où elle vivait ? La poésie n'était-elle pas un lieu de *magnification*, de pureté ? Peut-être ne se serait-elle pas sentie coupable, en tout cas, d'avoir eu recours à des métaphores de cannibalisme en même temps qu'un homme se prêtait *vraiment* à un tel acte. J'ai compris en la lisant que la cohabitation de ces deux phénomènes, l'imaginaire et la vie, forme justement le lien ténu qui fait résonner les images poétiques en nous. Les images ne sont rien sans l'expérience ; c'est ce que nous sentons, notre vie, avec sa météo et ses assiettes, ses coulisses de ketchup aux commissures des lèvres et ses flâneries au centre commercial, qui investit les poèmes et les rend vivants.

À la parution de mon premier recueil, j'ai finalement rencontré Carole. Devant sa personne, après n'avoir connu d'elle que ce qui filtrait dans les livres, je n'ai pas ressenti le moindre étonnement. « Le dragon de soi », glissé entre sa voix parlée et sa voix écrite comme le dit si bien le poème d'ouverture du *Manuel de poétique à l'intention des jeunes filles*, est une chose qui apparaît lorsque l'affection se développe, dont on n'a peut-être pas vraiment besoin de parler. Un monde muet à couvrir chaleureusement.

Tout de suite Carole m'a abordée avec amitié. Nous appartenons à la même maison, nous évoluons dans la même petite communauté littéraire. Le passage de la cohabitation entre écrivaines au travail éditorial, lorsque je suis

devenue son éditrice, s'est fait sans heurt. Il n'y a pas de hiérarchie pour Carole entre la littérature et la vie. L'une fait partie de l'autre. Nous nous sommes assises dans la canicule, à l'air climatisé ou à l'abri de la pluie ; autour de cafés, de petits biscuits, devant de grands verres d'eau ; et nous avons travaillé les poèmes, comme une matière, *travaillé* comme on travaille la pâte ou l'argile. Il n'y a rien à dire au fond sur cet exercice. Il se fait, c'est tout. La méthode nous précède et nous l'adoptons, nous la mettons à notre main. Il n'y a pas de place pour l'orgueil ou la gloire. Ce n'est pas une lutte ni même un débat. Les poèmes sont déjà là, entiers, et nous n'avons plus qu'à les mettre à l'épreuve pour tester leurs coutures. Quand ça faiblit, quand ça lâche, on regarde ensemble les endroits où c'est fragile, on repère des pistes de solution. Et Carole repart avec son ouvrage pour faire ses choix de son côté.

En réfléchissant à ce texte, j'ai pensé qu'on y chercherait peut-être une vérité méconnue sur la personne qu'est Carole David. Que met-elle dans son hot-dog ? Entretient-elle un goût marqué pour certains bibelots ? A-t-elle peur du noir ? Mais je ne détiens pas le moindre secret sur elle : tout ce qui compte est déjà là, dans ses textes.

Je ne connais que très peu d'écrivaines qui ont fait des épreuves des femmes l'un des centres de leur œuvre, qui écrivent à partir de leur cœur et de leur expérience profonde de ces souffrances et de ces combats, sans pour autant s'adonner à la défense de leur identité (à sa construction ?). Je choisis mes mots ici avec difficulté ; je crois pourtant

qu'on écrit toujours à partir de soi, et donc qu'on s'écrit soi-même, toujours, inévitablement ; et je sais que dans certains livres les enjeux identitaires sont incontournables, comme *Terra vecchia* qui évoque un retour au pays des origines, l'Italie, où vit une famille ancienne dont l'autrice a été déracinée par l'émigration de ses grands-parents.

Comment nommer donc ce qui est absent des livres de Carole David et qui fait sa marque si singulière ? C'est comme si, tout en s'écrivant, elle ne ressentait nullement le besoin d'expliquer, de défendre qui elle est. L'humilité sans la honte : voilà la fine ligne sur laquelle marche Carole avec ses « pieds longs et plats comme la Belgique² ». Nombre de femmes et de filles et toutes sortes de lecteur·ices déjà s'y sont reconnu·es. Une écriture de soi sans la honte de s'écrire ? Est-ce cela ? Va-t-elle réussir à nous apprendre comment approcher des réalités si dures et si intimes et si douloureusement partagées par tant d'entre nous ?

Or Carole David n'est pas que ses livres. Dès avant de publier, elle s'activait dans cet espace dissimulé à la vue du public qu'est l'édition. D'ailleurs, son premier texte publié n'était pas autonome, c'était la préface à *Danseuses-mamelouk* de Josée Yvon (VLB, 1982, réédité aux Herbes rouges, 2020), une préface où on lit déjà celle qui gagnera en autorité et en assurance, mais dont la tendresse vive pour les écorchés et les laissés pour compte ne fera que croître. Elle a ensuite enseigné, longtemps, la littérature au cégep du Vieux Montréal, activant son regard humble et rigoureux pour faire connaître à des cohortes d'étudiant·es la littérature qui l'atteignait. Je n'ai jamais eu la chance d'assister à un de ses cours, mais la professeure transparaît encore lorsque Carole se prête à des exercices au cours desquels on l'invite à parler de livres, comme Lire en chœur³, où elle parvient à condenser en quelques minutes un commentaire éloquent et enthousiaste pour des textes. Elle a aussi milité pour les droits des écrivain·es à l'UNEQ, à la Commission du droit de prêt public.

Pour Carole David, le métier d'écrivaine en est un aux mille facettes et si elle préfère à n'en pas douter le moment de l'écriture elle-même aux réunions, documents officiels et animations, son sens de la justice et son indignation n'ont jamais cessé de se manifester dans le monde. Car il n'y a pas, je l'ai dit, entre ces deux choses une distance, et Carole, mère de famille monoparentale qui a élevé des jumeaux tout en enseignant et en écrivant, a une expérience brute de cette vérité. Il faut que la vie fasse une place à la pensée et à la rêverie, une place au temps qu'il faut pour écrire, pour que les livres adviennent. Et puisqu'il faut pour cela se battre, alors entre deux moments d'écriture, Carole se bat.

Il m'est arrivé au fil des ans de me figurer Carole comme une sorte de fée marraine supervisant

Carole David n'avait-elle pas honte, comme moi, du monde concret et ingrat où elle vivait ? La poésie n'était-elle pas un lieu de magnification, de pureté ?

de loin, d'un œil affectueux mais sans jamais s'imposer, ma propre carrière d'écrivaine et d'éditrice. Alors que je m'échinai avec mes collègues de classe à lier mes pratiques d'écriture et de recherche, elle était passée par là avant même que je sache lire, rédigeant un mémoire de maîtrise en création littéraire (publié chez VLB éditeur en 1986 sous le titre *Terroristes d'amour* suivi de *Journal d'une fiction* ; la première partie, la création, a été reprise avec *L'endroit où se trouve ton âme* dans la collection « Territoires » aux Herbes rouges en 2003) puis une thèse de doctorat, à un moment où c'était encore plutôt rare et que la génération d'écrivain·es qu'elle fréquentait avaient généralement mené leur création à l'extérieur des murs de l'université. Quand j'ai commencé à me frotter à ce qu'on appelle le milieu littéraire et que j'ai été étonnée d'y découvrir de souriants messieurs plus préoccupés de scruter mon corps ou de me coller de gros becs baveux sur les joues que de respecter mon intégrité physique et d'écouter ce que j'avais à dire, Carole était là, pas loin, prête à accueillir mon anxiété et à m'apaiser de son regard sororal, qui disait *je sais, moi aussi, je suis passée par là, c'est intolérable mais on continue, ne t'en fais pas, je te vois*.

Ce milieu change peut-être avec une lenteur désespérante, mais si j'y ai grandi, si j'ai appris à ignorer les regards libidineux ou réducteurs, si j'y évolue désormais avec presque de l'aisance, et si je m'y bats à mon tour maintenant, ma fée marraine est loin d'y être étrangère. Carole David n'est pas mon aînée, mais ma sœur. Ses textes m'ont déliée et sa fureur nourrit la mienne. Luka Rocco Magnotta s'en raconte peut-être de belles en prison, mais il ne nous volera pas nos poèmes, notre imaginaire et notre colère. Nous, Carole « nous a construit un sanctuaire / au fond d'un tunnel ; / l'enfant et sa boule de feu en sont les gardiens⁴ ».

1. *Abandons* suivi de *La maison d'Ophélie*, Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Territoires », [1996, 1998] 2020.

2. *Manuel de poésie à l'intention des jeunes filles*, Les Herbes rouges, 2010.

3. Activité organisée par l'Association des libraires du Québec (ALQ) sur Facebook pendant la pandémie.

4. *Comment nous sommes nés*, Montréal, Les Herbes rouges, 2018.